

INTRODUCTION

Micheline LEBARBIER

« ...les 'trous' discursifs sont parfois bien éloquents » (Kerbrat-Orecchioni, 1986 : 216)

N'est-ce pas contradictoire, dans les termes, que de vouloir cerner le non-dit ? Qu'il soit appréhendé d'un point de vue individuel ou social ?

Le présent ouvrage regroupe plusieurs contributions à un séminaire qui s'est tenu au LACITO (Laboratoire de Langues et Civilisations à Tradition Orale) de 2005 à 2010. L'objectif de cet axe de recherche « Le dit, le non-dit, le 'dire autrement' et l'implicite dans la tradition orale » a été d'examiner les différentes formes d'expressions existant dans les textes et les sociétés étudiées pour formuler le non-dit et l'indicible, le tabou et l'interdit. Ces formes d'expression du non-dit furent analysées en relation avec les conceptions et les codes sociaux des différentes cultures examinées. Les exemples ont été pris pour la plupart dans des sociétés paysannes et urbaines d'Afrique, d'Amérique latine, d'Océanie, dans des sociétés à tradition chamanique (Amazonie colombienne ou encore Arctique canadien), dans des sociétés européennes (France, Russie, Roumanie, Bulgarie, Serbie) mais également dans des sociétés où l'Islam est prépondérant¹.

Le langage est étroitement lié au système social et diverses stratégies de parole sont imposées par le code social. Elles prennent des formes variées selon la situation d'énonciation, les jeux de l'interlocution et la situation de communication des

¹ Cet ouvrage ne reflète qu'une partie des exposés qui ont été présentés, tous n'ont pas donné matière à un article.

Les ruses de la parole. Dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire
Micheline LEBARBIER (éd.)
2017, Paris, Karthala

locuteurs. On a recours au non-dit pour éviter un risque éventuel dans l'échange avec autrui de mettre en péril une relation, voire sa propre position au sein de sa communauté sociale. Cependant, dans cette perspective, le ressenti personnel (peut-être non-conscient ?) de l'énonciateur face à l'énonciataire ne peut qu'être difficilement appréhendé. Car c'est aussi de lui, de ce ressenti, qu'émanera le détour verbal (peut-être incompris), la métaphore (peut-être mal décryptée), ou un silence stratégique (peut-être mal interprété) recouvrant une peur ou une désapprobation. Et c'est ce qui est le plus complexe à approcher pour l'observateur extérieur. C'est pourquoi nous insisterons, ici, sur l'articulation de notre réflexion autour du code social qui oriente tout échange discursif, tentant ainsi de laisser apparaître quelques aspects de l'essence profonde de l'humain à travers le philtre des conventions.

Les analyses se sont efforcées de tenir compte du type d'énoncé, de la position respective des interlocuteurs (l'émetteur et le récepteur) et bien sûr du contexte social. La finalité de cet examen était de préciser le sémantisme du non-dit dans ses diverses formes d'expression dans ces différentes sociétés ; et ce, malgré la complexité évoquée, tant du point de vue social qu'individuel, les deux étant, selon la situation d'interlocution, plus ou moins intriqués.

Claude Olievenstein (2000), dans son parcours de psychiatre, s'est employé à traquer le non-dit. Celui que porte en lui chaque individu : sexualité, laideur, vieillesse², et enfin celui que portent en elles les sociétés dites « traditionnelles » et les institutions que notre société moderne s'est données.

Avant de dissimuler à autrui, on peut s'interroger sur ce que se cache l'humain à lui-même qu'il ne peut, ou ne veut exprimer. Comment articule-t-il dans son langage ou non-langage ce qu'il ne peut, ne veut pas voir, entendre, ni regarder, de lui-même, de sa société, et de lui-même dans la société dans laquelle il a grandi et qui lui a forgé les balises au sein desquelles il s'exprime, ou pas, ou... incomplètement.

² et pour certains cas observés par l'auteur, l'utilisation de substances psychotropes.

Le non-dit pourrait-il alors se comprendre comme un acte thérapeutique ? Et l'art de la parole deviendrait-il aussi un art du détour, de la fuite, du silence, et même un art d'exprimer par le silence ? D'exprimer par le dire autre, qui vise un objet différent de celui que la parole exprime³, ou encore le minimise de telle façon qu'il arrive que l'on ne parle plus de non-dit, mais de « pas assez dit » (Kerbrat-Orecchioni, 1986 : 217, à propos des analyses de F. Cohen sur le stalinisme, par exemple).

Critique voilée, euphémisée ou détournée, la parole dévoile, fragilise et met en danger celui qui la profère, si le « jeu conversationnel » est celui du « devoir dire » (*op. cit.* : 222). Par là-même, il dévoile par ses mots son ressenti personnel, et... ses fragilités.

Toutefois, sans le dit, il n'y a pas de non-dit ; « le non-dit cesse de l'être quand il est exprimé » (Olievenstein, 2000 : 22). Et sans le non-dit, il n'y a pas de dit. Le non-dit peut trouver une voie d'expression à travers le rite et à travers le style, c'est ce que cet ouvrage s'est proposé d'aborder. Par le style, dans l'analyse linguistique des formes détournées de langage, par le rite dans l'analyse anthropologique de ce que le rite exprime en lui-même : ce que l'individu et la société n'expriment pas directement par le verbe. Le style et le rite sont des soupapes de sécurité quand les lois sociales, l'histoire communautaire ou l'interdit sont trop pesants.

« Mais le rituel et le stylisé ne suffisent pas. Ils tuent quelque chose de l'émotion sauvage, médiatisent l'indiscipline, banalisent la violence et troquent l'intensif de l'indicible contre l'intensif moindre du visible. » (*op. cit.* : 11)

Ainsi les rites auraient été créés par les sociétés pour canaliser les pulsions archaïques et violentes, leur donner un cadre et lorsque le non-dit s'exprime c'est par un rituel élaboré. Il ne s'avance masqué que dans les cérémonies librement consenties par la communauté et les individus. Il y a télescopage du symbolique, du réel et de l'imaginaire. C. Olivenstein parle de non-dit exprimé dans le rite, mais le non-dit archaïque ne s'exprime pas que par le rite. Il passe par d'autres formes.

³ « C'est à vous que je parle ma sœur... » dit Chrysale à Bélise, alors que c'est à Philaminte, son épouse redoutée, que Chrysale adresse en réalité sa longue tirade de griefs.

Les rituels de déplacement, par exemple, pourraient être mis en regard d'une parole détournée/déplacée, en ce sens qu'elle n'est plus à sa place, mais prend la place d'un dire autre que celui qu'elle exprime en apparence, comme le rituel met en action une scène symbolisée d'un vécu inexprimable.

Le non-dit serait alors source de créativité. Toutes les formes de l'art pourraient être perçues comme des expressions du non-dit, et serviraient de pont entre l'imaginaire et le refoulé. Seraient-ce aussi des soupapes de sécurité pour le non-dit comme les rêves le sont pour le refoulé ? Le non-dit est toujours à créer et se recrée dans l'échange. Il a une double nature et une double fonction : archaïque et obligé d'intégrer la modernité, il puise en cela dans la mémoire individuelle et dans la mémoire collective. Pour qu'il s'exprime, il faut le secret et une forme de creuset communautaire. Lorsqu'il est collectif, il s'exprime à travers les rites collectifs, voire initiatiques, par des textes oraux validés par la communauté. Lorsqu'il est réduit à une expression individuelle, il s'exprime par la réticence, la méfiance, la demi-mesure, le demi-mot... ou l'expression indirecte.

Le non-dit de l'humain est multiple et cette étude ne peut prétendre être exhaustive (ce qui est impossible), mais se propose d'en présenter quelques aspects.

Formes d'adresse, métaphores, textes de tradition orale... offrent des exemples de ces manifestations du non-dit. Ils ne peuvent qu'être analysés en fonction de la société qui les a produits et en relation avec le contexte dans lequel ils ont été émis (nature et statut des contenus implicites, Kerbrat-Orecchioni, 1986 : 8). Certains énoncés recèlent un sens autre que celui apparemment verbalisé, connaître les codes de la société est indispensable pour en saisir tout le sens (à défaut de pouvoir, de plus, cerner la psyché de chaque émetteur). Le non-dit prend des formes variées. Les rituels, les paroles textuelles et hors cadre textuel, les échanges conversationnels, les témoignages, les constructions oniriques présentent tous des exemples de formulations métaphoriques, indirectes ou implicites.

L'expression indirecte est caractéristique de nombreux genres de textes oraux. Des stratégies discursives existent dans

des proverbes, des chansons, des récits, des extraits de conversations, pour signifier des manquements à la règle sociale, des transgressions aux normes ou encore la manifestation de sentiments régie par les règles de la bienséance, de la tempérance ou de la pudeur.

Le langage codé, l'adresse indirecte⁴ se révèlent dans les formes langagières que prennent les détours de la parole, qui donnent à entendre ce qu'il est inconvenant de dire sans avoir explicitement à le nommer. Les chants grivois en sont un exemple, où le chanteur sous-entend un discours érotique sous des paroles en apparence anodines. Les contes, merveilleux ou facétieux, en sont un autre. Ils peuvent servir la stratégie du narrateur pour ne pas nommer ce qui dérange ou effraie. Comme dans les contes facétieux roumains, qui mettent en scène la femme adultère. Le mari surprenant sa femme en joyeuse compagnie, la découvre faisant bombance avec son amant. Le degré de la faute de l'épouse est mesuré à l'aune de l'abondance des mets savoureux et rares que celle-ci lui a cuisinés en cachette. Le code alimentaire et festif est alors nécessaire pour analyser le détournement tant économique que sexuel qui a cours, ici, dans une société de pénurie⁵ et pour pressentir combien celui-ci est implicitement redouté mais jamais explicitement formulé.

La parole détournée du proverbe

Ainsi le proverbe incite le locuteur à avoir un « autre rapport avec la parole » (Diarra-Leguy), à savoir laisser entendre les choses sans les dire, à charge pour le récepteur de recevoir le message dans sa complétude. Issus de cultures différentes l'une malienne, l'autre française, Pierre Diarra et Cécile Leguy nous livrent la variété d'implications que des locuteurs d'une même langue (en l'occurrence, le français) peuvent connaître. L'un maniant le discours implicite comme une seconde nature, l'autre habituée à un contexte langagier plus direct, ce décalage

⁴ Voir à ce propos le *Cahiers de Littérature Orale* N° 70.

⁵ En plus de cette métaphore quasi universelle, il en existe d'autres qu'il n'y a pas lieu de développer ici.

communicationnel permet aux auteurs de mesurer combien la langue maternelle est importante et combien celle-ci est déterminante dans « notre rapport à l'autre [...] et] à la parole ». Et combien le mode d'expression choisi oriente à des degrés divers la communication langagière. La parole détournée du proverbe, ou ludique de la devinette, est largement pratiquée en Afrique de l'Ouest et sollicite la sagacité de l'interlocuteur. Cette parole imagée permet d'émettre un reproche voilé, un avis dépréciatif ou de clore une discussion embarrassante « sans pour autant se dire de manière brutale » et de prendre le risque d'une confrontation directe. En revanche, le dire sans détours occidental laisse moins de ressources dans l'échange et présente peut-être plus de risques de confrontation. L'expérience de chacun des auteurs où l'un et l'autre a fait l'apprentissage d'un mode conversationnel autre que celui auquel il a été éduqué est livré avec toutes les arcanes que chaque mode recouvre. La parole imagée de l'un devient modèle pour modérer un discours direct. Le discours sans détours de l'autre devient apprentissage d'échange différent. Un échange autre existe aussi dans l'écrit. Il est également soulevé par les auteurs et mis en regard de la parole imagée du proverbe. Au message figé de l'écrit s'apparenterait le discours appauvri du dire direct, alors que le jeu du discours proverbial émis en contexte d'oralité déploie tous les niveaux de sa richesse sémantique tant pour l'énonciateur que pour l'énonciataire. Chacun se fondant alors sur la compétence culturelle de l'autre, la parole proverbiale prend une double direction, au risque pour chacun des locuteurs que la direction choisie ne soit pas la même, car ce qui importe dans ce type d'échange indirect, c'est « de garder de bonnes relations avec l'autre ».

Également moyen de communication indirecte et paroles de sagesse dans la société bafia (Cameroun), les proverbes permettent de s'exprimer sans s'impliquer outre mesure et guident l'individu sur ses choix et ses comportements de façon à ne pas nuire à « l'ordre vital ». C'est notamment leur fonction pédagogique que Gladys Guarisma met en lumière, en dégagant les différents messages véhiculés par les exemples étudiés. S'appuyant sur l'analyse formelle de proverbes

recueillis par R. Leiderer, elle examine, la simplicité ou la complexité des différents types d'énoncés. Les énoncés caractéristiques du genre proverbial « comportent un nombre restreint de formes verbales » et notifient de façon détournée une impossibilité ou une interdiction. La forme impersonnelle, la troisième personne du pluriel, est alors la plus souvent privilégiée. Une autre possibilité est l'emploi d'énoncés comportant un ou plusieurs nominaux ou syntagmes nominaux apposés, qui « indiquent une comparaison ». Les proverbes bafia renvoient souvent à un élément « connu des membres de la société » auquel le proverbe fait allusion. A partir de l'analyse linguistique de leur sens littéral, se révèlent le contenu implicite et la leçon de sagesse que chacun d'eux comporte.

Parole en apparence anodine, le proverbe n'est pas le seul du genre à s'appuyer sur l'implicite pour faire entendre autre chose que le dire explicite. Le chant grivois s'y emploie également. Dans les chansons à sous-entendus de Vendée et les calyptos à double-entendre de Trinidad, la performance des chanteurs présente le jeu sur le double sens (anodin et érotique), en orientant ou non le décodage du sens de la part des auditeurs, qui s'appuie sur une connaissance partagée.

L'art, écrit C. Olivenstein, a cette fonction d'alléger la charge du non-dit. Il en va ainsi lorsque le message détourné s'exprime dans un cadre à la fois ritualisé ou cérémoniel. On retrouve la fonction nécessaire du rite dans le non-dit, que l'on peut observer dans ce contexte, forme de « rite festif », dans lequel ces chants sont chantés.

Le double langage des chants grivois

L'implicite dans ces textes chantés reposerait sur la volonté délibérée du chanteur qui, par des artifices rhétoriques, choisit de masquer ce qu'il est en train de dire. Ceci présuppose que ce dernier a toujours conscience de la signification que porte son propos et qu'il est toujours maître du sens sous-jacent que perçoit son auditoire. Ceci implique des « compétences linguistiques et paralinguistique de l'émetteur et du (des) récepteur(s) » (Kerbrat-Orecchioni, 2012 : 228).

Sylvie Mougín, dans les chansons traditionnelles à sous-entendus qu'elle recueille en Vendée se penche sur la différence sémantique entre les contenus laissés à entendre et ceux donnés à entendre ; le contenu implicite et le sous-entendu. La différence reposant sur l'intention de l'énonciateur (implicite intentionnel ou non intentionnel) et sur la connaissance ou non des faits par chacun des interlocuteurs. Elle relève deux catégories dans les contenus donnés à entendre « selon qu'ils dépendent de la performance ou qu'ils sont organisés par le texte même de la chanson ». Tenant compte du contexte de la performance, le chant délivre à l'auditoire un message indirect lorsque le chanteur « s'abrite derrière son texte ». Lorsque les « sous-entendus sont pris en charge par le texte », ils reposent sur un nombre varié de procédés stylistiques que l'auteur analyse en s'appuyant sur différents exemples de chansons ; où l'on rencontre des métaphores – lexicalisées ou non –, des ellipses, des euphémismes..., décodables grâce à un contexte commun. A l'instar du proverbe, le sous-entendu apparaît comme un jeu d'esprit qui réclame la perspicacité de l'auditeur, et l'investissement plus ou moins marqué de l'énonciateur. S. Mougín clôt son étude par l'observation de la gestuelle plus ou moins retenue, des chanteurs et chanteuses de ces chansons à sous-entendus en fonction du contexte de la performance.

S'ils sont l'un et l'autre soucieux du contexte énonciatif, Bertrand Masquelier, quant à lui, préfère rendre compte du terme « double-entendre » utilisé par les locuteurs dans son approche des calypsos grivois de Trinidad. Il est vrai que le contexte de la performance diffère quelque peu, noces et banquets ou clubs du troisième âge en Vendée, carnaval à Trinidad. Le calypso est un genre spécifique à Trinidad et comporte nécessairement des mots d'esprit dont la compréhension est réservée à un public local. B. Masquelier distingue au sein même de ce genre plusieurs niveaux, en fonction tant des interprètes que des destinataires. Le calypso prend la forme d'un « bref récit » dont le contenu renvoie à des événements locaux, internationaux ou politiques. Tous « énoncent directement ou indirectement, avec ironie, sarcasme et humour, une opinion... sur les comportements humains, les

événements ». A travers les fluctuations de l'histoire du calypso (censuré à certains moments de son histoire), l'auteur démontre la nécessité du recours à « l'indirection rhétorique » induisant « une certaine ironie » tant pour le calypso politique que pour le calypso grivois. Euphémismes, images métaphoriques reçues par l'auditoire lors des performances scéniques sont autant de moyens de réaffirmer une complicité indispensable « entre gens d'une même communauté », partageant en plus du sens caché des mots une émotion musicale intense. L'auteur analyse alors la « valeur illocutoire d'un calypso grivois » par rapport à un calypso politique, quant au décodage de la valeur dérivée qui vient se substituer au sens littéral. Et il s'attarde sur l'implication de l'auditoire dans la compréhension de ce qui s'énonce et s'accomplit sur scène.

Mais les stratégies discursives peuvent aussi s'exprimer par occultations ou détours désapprobateurs, le « dire autrement » concerne aussi bien les règles de politesse que l'injure, ou l'expression des tabous sociaux ou langagiers. La parole alors peut être mise en signe, en acte, en image, et transmettre indirectement un ordre social supposé partagé et occasionnellement transgressé.

Du rappel de la règle...

Chez les Indiens yucuna (Amazonie colombienne), le rappel de la norme passe souvent par des moqueries, la ridiculisation indirecte, voire par des reproches plus ou moins voilés. À travers l'analyse de plusieurs scènes de la vie quotidienne (contexte domestique et nourriture, tâches collectives et métaphores sexuelles, cérémonies collectives et manquement à la bienséance, défi chamanique) Laurent Fontaine, démontant notamment les maximes de Grice, explore différents niveaux d'implicite dans des échanges conversationnels où plusieurs règles ont été transgressées. Pour appréhender ces différentes situations, l'auteur s'est attaché à « identifier les règles et valeurs propres à la société » étudiée, ce qui lui permet non seulement d'apporter une définition théorique du non-dit en rapport avec ces règles et valeurs, mais d'en distinguer

différentes catégories. Rejoignant par là C. Kerbrat-Orecchioni, il démontre qu'aucun modèle n'est « suffisamment satisfaisant » pour permettre « des interprétations en toute situation ». Il met ainsi en lumière que certaines maximes conversationnelles « fonctionnent plus que d'autres ou ne fonctionnent pas du tout... » selon le contexte dans lequel elles ont été énoncées, et montre que c'est souvent grâce à la connaissance préalable des règles et valeurs institutionnelles propres à une société, que l'on peut interpréter le langage implicite.

La parole détournée de la désapprobation offre un champ de significations que seul le récepteur concerné peut totalement recevoir. Si le sens apparent peut être compris, le sens véritable ne peut être perçu que par une connaissance fine du contexte d'interlocution, et par son acceptation, implicite également, par le récepteur du message. Et autant que l'acceptation du récepteur, il pourra aussi, dans des situations particulières, y avoir perception (et... acceptation) d'une menace sous-jacente, voire d'un chantage induit.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Micheline LEBARBIER	
La parole détournée du proverbe	11
Le double langage des chants grivois	13
Du rappel de la règle... ..	15
...et de l'ordre hiérarchique	16
Plus que le poids des mots	17
Implicite, présupposés et autres mondes	18
Le proverbe au risque de l'incompréhension	23
Pierre DIARRA et Cécile LEGUY	
Rencontres et modalités de communication	24
Proverbes, détours et prudence	28
Illustration ou provocation : quel rôle pour les paroles imagées ?	35
Stratégies de sens opérationnelles ?	38
Conclusion	41
Comment le dire autrement ? Une première approche des proverbes bafia (Cameroun)	49
Gladys GUARISMA	
Préambule	49
Les Bafia et leur langue	50
Les principaux genres de littérature orale	52
Le proverbe et son usage	53
La forme et le sens des proverbes bafia	54
Énoncés simples	55
Énoncés complexes	60
Discours explicite et implicite	62
Variation de forme	63
Variation de sens	66
Conclusion	69
Chansons traditionnelles à sous-entendus. Ne pas dire pour mieux dire et comment le chanter (Vendée)	73
Sylvie MOUGIN	
Implicite et sous-entendu	74
« Vous l'avez oui, l'avez-vous entendu ?	82
Annexe	93

Acte locutoire et *double-entendre*. Le calypso grivois à Trinidad (Caraïbes) 97

Bertrand MASQUELIER

Going to the tents	99
Figures de discours : la rhétorique de l'implicite	107
<i>Double-entendre</i> : performance musicale, signification et non-dit	114
Pragmatique de l'écoute	119
<i>Double-entendre</i> grivois, le non-dit comme effet de sens	124
Conclusion.....	131

Ce qu'on ne dit pas chez les Yucuna (Amazonie colombienne) 139

Laurent FONTAINE

Requêtes implicites, plaisanterie et rire dans un contexte domestique	146
Excuses et accusations implicites dans un contexte de cérémonie dansante ...	151
Métaphore sexuelle lors d'un travail coopératif à Camaritagua	159
Récit d'un déficit chamanique par Milciades	162
Conclusion.....	168

Quand raconter, c'est prendre au piège : l'implicite dans les narrations de griots généalogistes et historiens zarma du Niger 175

Sandra BORNAND

Préambule	175
Problématique	176
Un contrat social et un contrat de communication	177
Conflits autour de la narration : pouvoir du « passé » ou pouvoir des narrations ?	180
Comment le <i>jasare</i> prend-il le noble au piège ?	184
Conclusion : quand raconter, c'est prendre au piège	210

« Il m'a traité ! » « Ils se traitent ! » : de quoi ? L'injure ou le leurre des mots 221

Évelyne LARGUÈCHE

À qui s'adressent les mots ? Le leurre du duel	222
Quel type d'injure ? Le leurre du sens	225
Quel contexte ? Le leurre du texte	231
Au sein de quel type de relation ? Le leurre de l'intersubjectif	234
Injure et non-dit	239
Une anthropologie de l'injure ?	240

L'implicite dans une histoire purhépecha de pacte avec le diable (Mexique) 249

Élisabeth MOTTE-FLORAC

Une histoire purhépecha de pacte avec le diable	252
Quelques présupposés de l'histoire	259
Conclusion ou les pouvoirs de l'implicite	276

Entre oral, anal et carnaval.**Maupassant ou les ruses du dire 287****Jean-Marie PRIVAT**

Le moi, la mer, la mère	288
Ni homme ni femme	290
Je(u)x inter-dits	294
Le vilain pé	296
« Nouveau-nés »	301
« Un brulôt ».....	306